

Polytechnique après ses études au Mont Saint-Louis, un collègue reconnu pour sa rigueur (on y faisait de l'entraînement militaire). En fait, sans les affronter directement, Riopelle a toujours été séparé de ses parents par une sorte d'incompréhension fondamentale. Surtout vis-à-vis de sa mère, «la police», dit-il.

«D'ailleurs», ajoute-t-il, mi-bougon, mi-taquin, des femmes qui ne jouent pas à la police, j'en connais pas.

— Dans ce cas, réplique Huguette, tu dois aimer les polices parce que tu as eu beaucoup de femmes.»

De 30 ans sa cadette, Huguette est la compagne de Riopelle. Quand le vieil anarchiste se fait trop mordant, quand il se met à vitupérer contre «les gouvernements idiots» ou «les règlements ridicules» (Riopelle ne pardonne pas à Air Canada sa politique anti-fumeur), elle sourit pour temporiser.

Parce que ce grand seigneur, généreux avec ses amis, timide avec les autres, est aussi un provocateur. Le verre à la main, il crâne. Un Québec indépendant? ricanait-il lors de l'une de ses rares apparitions à la télévision. «On pourrait l'appeler la Nouvelle-Albanie», enchaînait-il devant un Robert Guy Scully (journaliste et animateur à Radio-Canada) médusé. L'ami de Gilles Vigneault et de René Lévesque n'a jamais donné son vote à qui que ce soit. La politique, me dit-il tout de go ce matin-là, «je prétends que c'est de la merde». Contrairement à Joan Miró, le célèbre peintre, qui appuyait les revendications autonomistes de sa Catalogne natale, Riopelle n'a jamais éprouvé de sympathie à l'égard du nationalisme québécois. «Je ne crois pas à l'enracinement mais au déracinement», avait-il coutume de dire lorsqu'on venait l'interroger dans son exil parisien.

La vérité, c'est qu'il a toujours entretenu des relations conflictuelles avec le Québec. Il ne s'agit pas ici du Québec des épinettes noires, du fleuve et des oies blanches auquel il est lié comme par une parenté secrète. Mais de la société québécoise qu'il a dû combattre pour faire naître le peintre en lui et de laquelle il s'est toujours méfié.

Au moment où le fils de Léopold Riopelle acquiert la certitude qu'il deviendra peintre, le Québec est plongé

dans la Grande Noirceur. Duplessis est au pouvoir. À l'École du meuble où il est inscrit, le jeune homme de 20 ans rencontre Paul-Emile Borduas, le chef de file du mouvement automatiste, un idéaliste qui, à la façon rimbaldienne, projette de changer la vie. Le programme est vaste et donnera naissance en août 1948 au manifeste du Refus global, une critique violente de la société québécoise qui, dès sa publication, a tout le monde—des éditorialistes du *Devoir* à l'establishment religieux, en passant par un groupe d'artistes dissidents—contre lui. Bien qu'animés d'une fougue presque furieuse, les 16 signataires—dont Riopelle et sa jeune épouse Françoise Lespérance—se sentent totalement isolés. Sentiment justifié. Au moment où le manifeste est rendu public, Borduas perd sa chaire de professeur à l'École du meuble (le peintre finira dans la misère). Riopelle, lui, prend le chemin de l'exil.

Car 1948, pour Riopelle, c'est aussi Paris où il s'installe avec sa petite famille (une première fille lui est née le 1^{er} janvier). Il est tombé amoureux de la Ville lumière dès l'instant où il a aperçu la Seine. Ce sentiment est réciproque. Avec son regard ténébreux et son air un peu buté, le Canadien errant possède le genre de beauté mystérieuse qui intrigue les hommes et plaît aux femmes.

À Paris en ces années d'après-guerre, on refait le monde... dans les bistros. De cette époque, datent deux de ses plus grandes passions: les voitures racées (il possède toujours une Bugatti 1931) et le cirque. Et puis il y a les copains: depuis Samuel Beckett, le dramaturge irlandais, avec qui il a «beaucoup discuté» jusqu'à Alberto Giacometti, le sculpteur, qu'il adorait en passant par Pablo Picasso, André Breton (le père du surréalisme), Salvador Dali et Miró. Il a connu ce dernier à New York. «Les gens pensaient qu'on discutait peinture mais on parlait hockey. Miró et moi étions fous de hockey.»

Il a une voix basse, mélodieuse, un peu grasseyante dans les r. Quand il dit «Matisse» il sonne français mais ses «ché pas» sont québécois.

Lui qui peut être cinglant envers les institutions ne dit jamais un mot contre personne. Prononcez un nom, il répond invariable- /suite à la page 64